

Edmond aux noms multiples

Carte d'identité

NOM: BLATTCHEN

Prénom: Edmond

Âge: 55 ans

Profession: journaliste - producteur de l'émission "Noms de dieux"

Signe particulier: résiste vaillamment aux assauts du télé-business



Photo: © RTBF

✓ Racontez-nous votre parcours scolaire...

Edmond BLATTCHEN: Je suis un pur produit de l'enseignement officiel. J'ai commencé à l'école primaire communale d'Engis, où nous habitons, puis j'ai fait mes humanités latin-grec à l'Athénée royal de Huy. Après, j'ai commencé à l'Université de Liège des études de droit que je n'ai pas terminées: arrivé à la première licence, comme j'avais appris que la RTB organisait un examen de journalisme et que j'étais dans les conditions requises pour le passer, j'ai quitté l'université.

✓ Quel genre d'élève étiez-vous?

EB: Objectivement, c'est difficile de parler de soi! Je dirais que j'étais un élève normal, discipliné, ce qu'on appelle un bon élève, qui ne posait aucun problème. Je ne dis pas cela pour me mettre en évidence, mais c'est ainsi: je n'ai jamais connu l'échec. D'abord parce qu'il n'en aurait pas été question chez moi, ç'aurait été très mal vu par mes parents, ma mère surtout, qui me suivait beaucoup. Et aussi parce que j'en faisais une affaire personnelle. Je n'ai jamais été un surdoué, loin de là, j'étais besogneux, je travaillais beaucoup et obtenais des résultats honnêtes.

✓ Vous aimiez l'école?

EB: Beaucoup! J'adorais ça, surtout les humanités. Étudier, apprendre, être le meilleur possible, c'était mon bonheur, ma joie, ma distraction. J'aimais surtout le latin et le grec, je trouvais que c'était des matières à la fois enrichissantes et ludiques. Restituer en français un texte à partir du latin et, surtout, du grec, c'était vraiment un très grand plaisir. À l'approche d'une certaine forme de pensée classique, traditionnelle, de la pensée philosophique aussi, je sentais s'éveiller en moi quelque chose. J'étais plutôt un littéraire et je crois que j'ai conservé une forme de perception du réel intuitive, littéraire plutôt que rationnelle et mathématique. Aujourd'hui encore, même si je ne traduis plus très souvent des textes anciens, trouver le mot juste est un jeu qui me plaît énormément.

✓ Certaines matières vous rebutaient-elles?

EB: Je n'étais pas très "maths"! Surtout l'arithmétique... C'est la matière que j'ai eu le plus de mal à assimiler. En particulier les problèmes de trains qui se croisent à des vitesses différentes, les robinets de baignoire: c'était pour moi une torture, l'horreur totale! Je continue d'ailleurs à éprouver des difficultés dans la perception directe des notions chiffrées, en comptabilité ou pour la gestion des recettes et dépenses. Ma femme est économiste, on est très complémentaires et cela m'arrange bien! Par contre, ma fille me ressemble: ce doit être génétique! En tout cas, ce type de pensée demeure pour moi une énigme, même si esprit littéraire et esprit scientifique ne sont pas incompatibles: voir PASCAL, par exemple...

✓ Comment parveniez-vous, alors, à ne pas être en échec?

EB: Je travaillais énormément. C'était pourtant vraiment très difficile: on avait beau me faire faire des dizaines de problèmes, je ne trouvais pas le truc. J'ai toujours obtenu les points suffisants, mais je me demande comment! Par contre, en algèbre, géométrie, trigonométrie, ça allait.

✓ Quel est votre meilleur souvenir d'école?

EB: Sans doute le jour où, à l'athénée, nous avons reçu la visite du Père PIRE. À l'époque, ce n'était pas fréquent que des gens de ce niveau-là viennent rencontrer des élèves. Je ne le connaissais pas bien et j'ai

été très impressionné de le voir, de pouvoir lui parler quelques minutes.

✓ **Et le plus mauvais souvenir?**

EB: Là, c'est à l'école primaire, en 5^e. Un instituteur s'en est pris très violemment à un élève. Cet instituteur était alcoolique et l'élève, c'est vrai, était un gosse difficile, turbulent, chambardeur. Ça se passait dans une très grande classe, dont seule une moitié était occupée par les bancs. À un moment donné, l'instituteur a littéralement trainé l'élève dans la partie vide, il l'a pris par le cou et l'a jeté en l'air à trois reprises. Le gosse est retombé trois fois par terre, il s'est mis à hurler et s'est enfui. Nous, nous étions littéralement pétrifiés! Il y a eu une enquête, les gendarmes sont venus chez chacun d'entre nous. Cet instituteur était un ancien prisonnier de guerre, et c'est ce passé qui l'a sauvé en justice. Mais ce souvenir demeure très vif en moi.

✓ **Un cursus scolaire dans l'enseignement officiel et aujourd'hui, à la RTBF, une étiquette de journaliste plutôt chrétien... Ça n'a jamais posé de problème?**

EB: Aucun! Mes parents étaient catholiques pratiquants et j'ai tout de suite été inscrit au cours de religion. J'ai donc vécu à la fois l'ouverture de l'enseignement officiel et l'enseignement du catholicisme. Mon inscription dans l'enseignement officiel n'était d'ailleurs pas due, je crois, à un choix philosophique de mes parents; mon père aurait préféré que j'aille au Collège Saint-Martin de Seraing, mais ma mère a fait une sorte d'étude de marché écologique. Dans les années 30, Engis avait souffert des gaz, et elle trouvait que Seraing était trop polluée par les usines. J'aurais pu aller à Saint-Quirin, à Huy, mais le fils de sa meilleure amie était inscrit à l'athénée, et voilà comment j'y suis, moi aussi, allé. Et je dois dire que jamais cela ne m'a pesé d'être dans un milieu "non chrétien", parce que cette question-là ne posait de problème à qui-conque, à cette époque-là. Il n'y avait pas de guerre philosophique. Moi, je ne me sentais pas dans une école différente, je m'y trouvais tout à fait bien!

✓ **Avoir vécu à la fois l'ouverture et l'enracinement a-t-il influencé les choix que vous avez faits en tant que journaliste?**

EB: Aujourd'hui, avec le recul, je pense que oui. Mes parents étaient des chrétiens, je fréquentais l'église paroissiale (j'ai servi la messe et lu l'épître jusqu'à mes 18 ans!). Mais à la maison, on m'autorisait à regarder l'émission laïque "*La pensée et les hommes*", alors que dans certaines familles, Georges VAN HOUT était considéré comme le diable en personne. Je trouvais cela intéressant, parce que c'était complémentaire à mon éducation. Ainsi, VAN HOUT consacrait beaucoup d'émissions aux théories de l'évolution, différentes de celles que j'entendais au cours de religion. Je dois donc beaucoup à mes parents. Mon père était un chrétien démocrate, sociologiquement de gauche

et, sur le tard, il s'est inscrit au parti socialiste - on n'était pas loin de Flémalle, où régnait la figure charismatique d'André COOLS. Il travaillait aux Cristalleries du Val St Lambert et ne se sentait pas à l'aise avec le parti catholique. Mais par ailleurs, on ne commençait jamais les vacances sans avoir fait un pèlerinage au petit Enfant Jésus de Prague, à Tongres! Ma mère, elle, était fort bigote, plutôt de centre-droite. Ce milieu fut donc pour moi une chance et en même temps, ce n'était pas facile de se structurer dans cet entre-deux. Aujourd'hui, même si, de fait, on me colle volontiers l'étiquette de chrétien - que j'assume tout à fait! -, je dirais que je suis libre-penseur au plan philosophique, chrétien au plan spirituel et profondément socialiste au plan politique, notamment en ce qui concerne les questions éthiques. Et ce n'est pas du tout incompatible! Pour moi, en tout cas, car dans mon entourage, on me demande comment je peux être à la fois libre-penseur et chrétien.

✓ **Quel regard portez-vous aujourd'hui sur l'école?**

EB: D'après ce que je crois comprendre, je pense qu'avec le rénové on a voulu bien faire, mais cela n'est pas une vraie réussite et on en revient... même si je vois bien quel idéal poursuivaient les rénovateurs de l'enseignement. Ceci dit, il faut replacer l'école dans l'évolution générale de la société; je suis très inquiet de la situation que vivent aujourd'hui beaucoup d'enseignants, notamment les faits de violence dont ils sont victimes. En 1984, j'ai réalisé un reportage sur la délinquance des jeunes au Japon; à cette époque, on ne parlait pas de cela chez nous. J'étais rentré effrayé et maintenant, lorsqu'on parle de violence dans les écoles, je me dis une chose toute bête: dans la plupart des pays du monde, les gens se battent pour pouvoir être éduqués, scolarisés, cultivés. Chez nous, ce qui est un droit devient une obligation qu'on subit; je trouve cela regrettable! Quand je pense à tout ce que m'a apporté l'école, tous ces outils dont je me sers encore quotidiennement, l'émancipation aussi - je suis né dans un milieu modeste... Je crois que l'école est l'un des piliers fondamentaux d'une société et de la structuration des individus. Dans l'état de délabrement où se trouve l'enseignement pour des raisons politiques, il est grand temps de se reprendre! Et je regrette ceci: autant, avant 1968, on ne parlait pas de politique ni de sexualité à l'école, autant aujourd'hui il manque apparemment la curiosité pour la culture, la lecture, la spiritualité... Et pourtant, depuis qu'existe "*Noms de dieux*", je vais régulièrement dans les écoles, pour aider des profs de religion à exploiter certaines de ces émissions. Je trouve paradoxal qu'on ne m'invite jamais que dans l'enseignement libre! Je ne sais pas ce qui freine: le titre de l'émission? La fameuse neutralité? La seule expérience que j'ai faite dans une Haute École de la Communauté s'est mal passée: les étudiants me soupçonnaient de vouloir réintroduire Dieu dans leur école! En tant que travailleur du service public, je m'étonne de ce genre d'attitude crispée. ■

ILS EN PARLENT ENCORE

EXPOSANT *neuf*

N° 23 / 2005
JANVIER/FÉVRIER